

Le magazine du Monde

M

“ON N’EST PAS COUCHÉ”

RUQUIER BARMA

UN CLASH,
UNE TISANE
ET AU LIT

SPÉCIAL HORLOGERIE ET JOAILLERIE **TEMPS MODERNES**

La Semaine

Psychiatre et médecin légiste au CHU de Poitiers, Alexia Delbreil a consacré une thèse aux femmes tuées par leurs compagnons.



1 — La médecin qui autopsie les homicides conjugaux.

LAUREN MARSZAN EST LA DERNIÈRE QU'ELLE A EUE SOUS SON SCALPEL, IL Y A DEUX MOIS.

Tuée par son mari, dans la nuit du 20 au 21 septembre dans le village de Marnay (Vienne). Les deux petites filles du couple dormaient dans la pièce d'à côté, à l'étage de leur pavillon à la façade de bois. Deux jours plus tard, Alexia Delbreil, médecin légiste et psychiatre au CHU de Poitiers, a réalisé l'autopsie de la jeune femme de 24 ans. « *Décès par strangulation* ». Les photos du corps de Lauren et les particularités de son meurtre ont ensuite rejoint le lourd dossier « homicides conjugaux » de son ordinateur.

Depuis 2011 et une thèse remarquée sur le sujet, Alexia explore le comportement des hommes qui tuent leurs épouses ou leurs compagnons. Le jour de notre visite, fin octobre, l'ambiance à l'hôpital est plus légère : « *Ah mince! On a oublié les chaussures* », s'exclament deux gendarmes goguenards au sortir de la salle d'autopsie. Cette fois-ci, c'est en effet un cadavre indéterminé et sans souliers qui passe entre les mains expertes du service de médecine légale, installé au sous-sol du CHU. Au-dessus de l'odeur de javel omniprésente, celle de la mort transpire, tenace. Alexia, uniforme vert, cheveux blonds et visage juvénile, est la première praticienne en France à avoir conduit une étude épidémiologique élargie sur les femmes qui meurent chaque année « sous les coups de leur conjoint », comme le veut l'expression consacrée.

Lectrice de Freud à 15 ans, et de polars depuis longtemps, la psychiatre légiste a toujours voulu « *comprendre les monstres* ». Elle a trouvé le sujet de sa thèse en ...

••• repensant à toutes ces femmes au visage tuméfié qu'elle avait accompagnées comme psychiatre aux urgences. Et en constatant que personne, dans la littérature médicale française, n'avait jamais travaillé sur les homicides conjugaux. Nul n'avait cherché à comprendre les ressorts qui sous-tendent ces 125 morts par an en moyenne. « *Ce n'est ni de la grande délinquance ni de la maladie mentale grave, ça ne devrait pas être très compliqué de faire baisser ces chiffres* », explique-t-elle. Pour entreprendre sa recherche, Alexia écrit alors une longue lettre au ministère de la justice, afin d'obtenir le droit d'éplucher les dossiers judiciaires des tribunaux autour de Poitiers. La chancellerie met six mois à comprendre l'intérêt de son travail. « *La justice est frileuse, et a été déstabilisée par l'idée qu'un médecin vienne fouiller dans les archives.* » Elle décroche son autorisation et sillonne deux fois par semaine la région au volant de sa petite voiture. Calée sur les horaires des greffiers, de 9 heures à 17 heures, elle dévore les procès verbaux, lit des piles de documents dans le froid des vieux tribunaux en pierre de Niort ou de Saintes. « *C'est qui? Qu'est-ce qu'elle fait là?* », entend-elle souvent au passage de magistrats. « *Je me souviens de chaque situation différente, de cette jeune mère de 20 ans, de cette femme de 50 ans qui se retrouve seule avec son mari une fois les enfants partis. On est dans l'hyperbanalité, dans l'extraordinaire qui tamponne le réel. Et la femme meurt* », constate-t-elle. Le dossier qui l'a le plus marquée commence comme tous les autres : l'histoire d'une femme qui veut quitter son mari. « *Elle est moins aux petits soins, a des paroles maladroites,* développe-t-elle. *Un soir, ils prennent*

l'apéro tous les deux autour de la table basse du salon, comme d'habitude. Sauf que cette fois-ci, elle lui demande de ranger lui-même son verre dans la cuisine. L'homme ne supporte pas l'humiliation, cela déclenche un passage à l'acte, il revient, arrive dos à elle et l'étrangle. Il avait sédimenté pendant des années, et c'est une étincelle aussi bête qu'un verre sur une table qui a déclenché le meurtre. »

QUARANTE-DEUX DOSSIERS ET 155 PAGES DE THÈSE PLUS TARD, ALEXIA ARRIVE À FAIRE ÉMERGER UN SCHEMA TYPE : « *C'est le geste non prémédité, la nuit et au domicile conjugal, motivé par la jalousie et la séparation, d'un homme qui prend un couteau ou une arme à feu contre sa compagne.* » Derrière tous ces faits divers, ces « petits » meurtres de femmes qui occupent trois lignes dans des entrefilets de la presse locale, il y a en réalité un fait de société, une récurrence qui pourrait ouvrir la voie à une meilleure prise en charge du phénomène par les pouvoirs publics. En plus des tribunaux, la psychiatre légiste fréquente assidûment les parloirs du centre pénitentiaire de Poitiers-Vivonne – elle est experte accréditée près la cour d'appel. Assise sur sa chaise en plastique, elle écoute les auteurs d'homicides conjugaux raconter leur geste et note les points communs. Ce moment où tout bascule, « *où la victime apparaît comme une menace imminente à la structure de leur ego, où le passage à l'acte permet de résoudre la menace et de revenir à l'équilibre psychique* », écrit-elle dans sa thèse. Tuer sa femme plutôt que la voir partir, la préférer morte plutôt qu'en vie, ailleurs. Avec les mots des meurtriers, cela donne quelque chose comme « *elle me manque mais je sais qu'elle n'ira jamais*

avec un autre, comme ça ». Alexia a souvent entendu résonner cette phrase entre les murs de la prison de Poitiers. Les auteurs ont des failles narcissiques béantes, des trajectoires faites d'abandon, et appartiennent à deux groupes : « *Les dépressifs, c'est la catégorie "Je me suicide après avoir tué ma femme" et les paranoïaques, qui perçoivent l'extérieur comme une menace.* » Alors, si les profils et les circonstances des homicides conjugaux sont si précis, pourquoi les chiffres restent-ils affreusement stables? Pour une fois, Alexia Delbreil sort de son attitude clinique. Assise à la table d'un café, elle extrait de son sac à main le rapport annuel du ministère de l'intérieur sur les « *Morts violentes au sein du couple* », montre un encadré jaune en s'énervant : « *Le problème, c'est qu'on ne voit l'homicide conjugal qu'à travers la violence conjugale. Mais ça ne concerne que 25 morts sur les 123 décès de 2016. Il y a une centaine de femmes par an qui n'ont pas été frappées avant d'être tuées et ça, personne ne s'en occupe.* » La prévention s'attache à ce qui laisse des traces, les coups, et néglige les indices plus subtils mais potentiellement beaucoup plus graves. « *Il y aurait un moyen simple de sauver de nombreuses femmes chaque année : lancer une grande campagne pour rappeler qu'il faut être très vigilant dans un contexte de séparation* », explique-t-elle, alors qu'a lieu, ce 25 novembre, la Journée internationale pour l'élimination de la violence à l'égard des femmes. Le mari de Lauren Marszan a reconnu devant les enquêteurs avoir tué sa femme « *de peur qu'elle ne le quitte* ». 🗨️ *Lorraine de Foucher*

LA PREMIÈRE FOIS QUE "LE MONDE" A ÉCRIT...



SMS. L'histoire des technologies a retenu une date, pour la naissance du SMS, il y a tout juste vingt-cinq ans. Le 3 décembre 1992, un grand manitou des logiciels, Neil Papworth, a inauguré le premier service commercial de ces messages d'un nouveau genre en envoyant deux mots sur le cellulaire de l'un des dirigeants du groupe anglais Vodafone, Richard Jarvis : « Merry Christmas! ». Il faudra cependant attendre quatre ans pour que cette innovation se développe et que l'acronyme arrive dans les colonnes du Monde. Dans un article intitulé « Comment téléphoner partout sans déranger ni être dérangé », Jean-Michel Normand, avec une plume amusée, constate que la multiplication des téléphones portables vient bousculer les codes de politesse à coups de sonneries intempestives. Dans ce contexte, les mini-messages sont une solution. « Depuis quelques mois, note l'article, la quasi-totalité des téléphones cellulaires sont équipés d'une fonction SMS (short message service), qui permet de recevoir à tout moment un court texte sur l'écran de son combiné. » Et ces petits mots apparaissent comme « l'un des meilleurs moyens de répondre à la demande, éminemment contradictoire, du public : pouvoir toujours être joint sans être jamais dérangé. »